Je ne prétends pas « expliquer » la violence et le mal, l'extraordinaire capacité qu'a l'humanité à détruire et se détruire, à semer autour d'elle et en elle le désordre, l'horreur et la mort. Je voudrais simplement introduire ici une hypothèse : le mal, en tant que spécifiquement humain, plonge peut-être ses racines dans l'attrait de l'homme pour le non-être. Lorsque le lien qui me rattache à l'être se trouve rompu ou distendu, lorsque je ne « veux » plus que mon propre anéantissement ou ma destruction — c'est peut-être alors que je puis vouloir aussi l'anéantissement de toute chose et de tout autre, et que je puis m'attacher à détruire ce qui est hors de moi. De ce point de vue, le *lien* établi par Freud entre la pulsion originairement tournée vers le moi et son orientation seconde vers autrui me semble pouvoir être retenu, même si l'on n'accepte pas que le mouvement soit pensé en termes de pulsion[1]

Il ne s'agit là assurément que d'une hypothèse, qui réclamerait d'être légitimée - ce qui dépasse amplement le cadre du présent travail. Je peux toutefois mentionner quelques éléments à l'appui de cette hypothèse — des éléments qui m'ont d'ailleurs incitée à la formuler. En premier lieu, certaines indications d'Yves Bonnefoy. Il est l'un des seuls penseurs, à ma connaissance, à avoir établi ce lien entre le mal et le non-être ; l'un des seuls qui ait renvoyé l'ordre moral à un fondement ontologique. Naturellement, une grande part de la philosophie dite classique, de Platon à Spinoza et au-delà, tenait ce lien pour une évidence. Mais c'était en un sens tout différent, et presque opposé : renvoyer le mal au non-être revenait à affirmer qu'il n'« existait » pas, qu'il était sans réalité ni consistance. Dans la perspective d'Yves Bonnefoy au contraire, le non-être est crédité d'une consistance (ontologique ou méontologique), il est non seulement une donnée avec laquelle il faut compter, mais aussi une tentation permanente. Affirmer que le mal s'enracine dans le non-être ainsi compris, ce n'est nullement en nier l'existence, c'est la renvoyer à ce qui la fonde. Et tel est bien le geste accompli par Bonnefoy, notamment dans son interprétation de Shakespeare, évoquée plus haut[2]. La malignité de Iago n'est pas traitée comme une apparence, mais elle est resituée, comprise comme la conséquence d'un dommage plus grave encore : Iago ne prend le parti du mal que parce qu'il s'est laissé envoûter par l'appel du non-être. Il me semble que Bonnefoy a saisi là une connexion essentielle, qu'il n'a pas développée pour elle- même (parce que ce n'était pas son propos), et qui mériterait de l'être. En second lieu, le texte de Stevenson, *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*, qui fut pour moi décisif, et que j'ai déjà commenté à une autre occasion[3] : M. Hyde, qui représente le mal à l'état chimiquement pur (puisqu'il est précisément issu d'une « opération » visant à le séparer du bien), apparaît au docteur Jekyll comme « quelque chose, non seulement de diabolique, mais encore d'inorganique », comme « une poussière amorphe [...], qui n'avait ni vie ni forme[4] ». Il y a dans ces quelques mots de Stevenson autre chose, et davantage, que le portrait d'un être mauvais : le renvoi du mal au sol qui le rend possible et qui est l'aspiration au rien, la volonté de réduire toute forme aux ténèbres de l'informe.

Je n'affirme évidemment pas qu'une telle hypothèse rende compte du mystère du mal et de l'extrême violence du monde. Mais il me semble qu'elle gagnerait à être prise en considération afin que le domaine moral ne soit pas conçu comme un ordre séparé, qu'il ne soit pas réduit à la seule sphère des actions humaines, mais qu'il soit éclairé par notre *être* même, et par la façon dont celui-ci se rapporte à l'être comme tel.

Est-ce à dire que la tentation du non-être soit *intrinsèquement* liée au mal ? Ce dernier, certes, peut dériver d'elle. Mais ne peut-elle ouvrir *aussi* sur d'autres dérivations, ce qui la situerait en deçà du bien et du mal, en deçà aussi de toute évaluation « positive » ou « négative » ? Telle est la nouvelle question que je propose de soumettre à examen. Elle va nous reconduire à une dimension évoquée au cours du cheminement, et qui était restée jusqu'ici sans réponse.

Cet obscur objet du vouloir de Marlène Zarader, Verdier, pp. 135-137.

---

[1] Ce lien avait déjà été aperçu et souligné par Nietzsche, ainsi qu'en témoigne ce passage de *La Volonté de puissance*, op. cit., t. II, p. 15 : « La volonté de détruire, expression d'un instinct plus profond encore, de la volonté de se détruire : la volonté du néant. »

2 Voir *supra*, p. 54-55.

3 Voir *Lequel suis-je ? Variations sur l'identité*, op. cit., p. 57-72.

4. Voir *ibid.*, p. 68.